# Théâtre Français de la République. *Eugénie*, et *Amphitryon*. (extraits)

*Amphitryon* n’est pas le chef-d’œuvre de Molière ; mais c’est un ouvrage unique en son genre ; c’est celui où l’auteur a mis le plus de grâce, de finesse et d’enjouement. On admire dans ses autres pièces le naturel, le bon sens, la force comique ; ici, c’est le goût et la délicatesse qui brillent : Molière, dans *Amphitryon*, a presque autant d’esprit qu’un des poètes de nos musées.

Ce que j’observe surtout, c’est l’extrême singularité du sujet ; l’adultère présenté comme un morceau, non pas de rois, mais de dieux, sans que rien annonce dans la pièce originale que ce fût aussi le divertissement des hommes. Telle était alors la sévérité des mœurs ; et la foi conjugale était si bien établie, qu’il semblait que le privilège de toucher à la femme d’autrui ne pût appartenir qu’au maître de l’Olympe ; c’est ainsi du moins que les acteurs prennent la chose ; et, lorsqu’Amphitryon apprend l’honneur que Jupiter a bien voulu lui faire, il reste confondu dans le silence du respect et de l’admiration. Quels dieux que ceux qui se faisaient un jeu du crime ! Quels hommes que ceux qui adoraient de tels dieux sans être corrompus par leur exemple ! L’imitateur de Plaute, écrivant dans un siècle moins innocent et moins dévot, a dû sans doute égayer davantage : de son temps, et même du nôtre, il y avait tant de Jupiter qui n’avaient pas besoin, auprès d’Alcmène, du visage de son mari ! Louis XIV, alors le Jupiter de la France, était dispensé d’emprunter les traits du duc de Montespan pour plaire à la belle Mortemar. Quelle autre figure eût été plus propre que la sienne a séduire les femmes de la cour ?

Dans un sujet par lui-même indécent et immoral, Molière a su garder une juste mesure ; il a répandu sur cette débauche du seigneur Jupiter toutes les fleurs d’une imagination vive et riante ; le dialogue est une source inépuisable d’excellentes plaisanteries. Plaute auprès de lui n’est qu’un rustre ; sa joie est l’ivresse d’un paysan. Je me doute bien que, du temps de la seconde guerre punique, la bonne compagnie de Rome n’était pas fort, délicate sur les épigrammes. Les Fabius Maximus, les Paul-Émile, les Marcellus, les Scipion, ne savaient pas railler comme les courtisans de Louis XIV, et les meilleurs citoyens de la république étaient de fort mauvais plaisants.

Les scènes les moins bonnes sont celles de Jupiter et d’Alcmène : le maître des dieux n’avait pas ordonné à la déesse de la nuit de mettre ses coursiers au petit pas pour lui donner le temps de faire de longs discours : ces subtilités, ces distinctions entre l’amant et le mari, ne paraissaient pas dignes d’un roué tel que Jupiter, supérieur à ces vaines délicatesses, et qui savait mieux employer le temps : une nuit signalée par la naissance d’Hercule devait être tout entière en action, et dans le vicaire d’Amphitryon je n’aime point à trouver un si grand discoureur.

Baptiste l'aîné joue le rôle d'Amphitryon et ne le joue pas mal ; on n'exige pas beaucoup de la figure d'un mari disgracié. Une grande partie du comique de la pièce est dans le rôle de Sosie, et ce rôle, joué par Dazincourt, se trouvait en bonnes mains. Mlle Mars aîné a rendu fort raisonnablement le personnage d'Alcmène ; mais comme il n'y a dans cette pièce ni mœurs, ni caractère, et qu'elle porte sur une espèce de merveilleux fort étrange, il est difficile qu'elle ne soit pas dans certains endroits un peu froide : il n'y a qu'un ensemble d'acteurs excellents qui puisse la réchauffer : sans un pareil secours, la lecture en est plus agréable que la représentation.